

***Lorenzaccio* (1834)**

Commentaire de l'extrait de la scène 3 de l'acte III

Introduction :

1/ Amorce au choix, selon la problématique :

- les deux Brutus et l'idéal de liberté
- le contexte de l'histoire de Florence
- le voyage de Musset à Venise, en 1833, avec son amante George Sand
- le drame romantique

2/ Présentation de l'extrait (auteur, date de la première représentation, thème de la pièce, situation de cet extrait dans la pièce et thème de cet extrait)

La pièce, parue en 1834, mais qui ne sera jouée qu'en 1896, est un drame romantique en prose d'Alfred de Musset, fondée sur des événements de l'histoire de Florence, en 1537. Lorenzo de Médicis, dit Lorenzaccio ou Lorenzino, est devenu le favori et le compagnon de débauche du duc Alexandre de Médicis, une marionnette politique, placée sur le trône par l'empereur Charles Quint et le pape Clément VII Médicis, après la capitulation de la République florentine. Cet extrait est un dialogue entre Lorenzo et le vieux Philippe Strozzi, chef du parti républicain. Lorenzo lui dévoile son parcours de jeune idéaliste fracassé par le contact du réel.

3/ Problématiques possibles :

1. En quoi ce dialogue est-il vain ? Ce dialogue est-il utile ?
2. Pourquoi le comploteur Lorenzo dévoile-t-il son plan ?
3. Pourquoi, dans cette scène, l'acteur Lorenzo se démasque-t-il ?
5. Comment l'idéal de Lorenzo finit-il par le détruire plus il s'en approche ?
6. Comment Lorenzo incarne-t-il un Brutus contemporain ?
7. Lorenzo est-il vicieux ou vertueux ?
8. Comment ce passage brosse-t-il le portrait d'un idéaliste désillusionné ?

4/ Mouvements du texte :

C'est Lorenzo qui mène le dialogue en racontant son parcours de vie, tandis que Philippe ne fait que réagir brièvement à ses propos, en livrant ses sentiments.

- **Premier mouvement (l.1 à 15) :** Lorenzo dévoile quel était son idéal de jeune homme pur
- **Second mouvement (l.16 à 24) :** Lorenzo, pour réaliser ses projets idéalistes, doit se confronter au réel, en se salissant
- **Troisième mouvement (l.25 à 34) :** Son idéal est mort mais il est cependant sur le point de réaliser son projet initial

Eléments pour un commentaire linéaire (choisir les éléments qui répondent le mieux à la problématique choisie et ne pas vouloir tout dire) :

Vocabulaire :

« exaltation » (l.2) : Action de porter quelque chose à un très haut degré d'intensité, de développer, de mettre en valeur fortement ses qualités essentielles (CNRTL), enthousiasme ;

« Brutus » (l.5, 32 et 33) : deux Brutus sont restés dans l'histoire : celui de 509 av. J.-C. qui débarrassa Rome de la tyrannie de Tarquin le Superbe, proclama la République romaine et en fut le premier consul (à noter que Brutus était le neveu de Tarquin par alliance et le petit-fils du roi Servius Tullius, comme Lorenzo, lui aussi, appartient à la famille des Médicis), et celui de 44 av. J.-C. qui assassina Jules César afin de libérer la République romaine du despotisme césarien. Le second Brutus vivait dans l'idéal du premier, un ancêtre très lointain ; « Clément VII » : pape de 1523 à 1534, de la famille des Médicis qui gouverne Florence ; « philanthropiques » (l.10) : par amour des hommes ; « combat singulier » (l.10) : duel ; « soulever les masses » (l.11) : soulever le peuple ; « Cicéron » (l.11) : orateur et homme politique romain qui tenta de préserver les institutions de la République romaine contre les appétits despotiques de César ou de Pompée mais dont les discours ne servirent à rien. Il fut assassiné par Marc-Antoine et sa tête et ses mains furent exposées sur la tribune aux harangues du Forum romain ; « tribune » (l.13) : tribune aux harangues = là où les hommes politiques faisaient leurs discours à Rome, sur le Forum ; « harangueurs » (l.13) : orateurs politiques ; « ampoulée » (l.14) : pleine d'emphase et d'exagération (CNRTL) ; « l'Empereur » (l.17) : Charles Quint, souverain du Saint-Empire romain germanique de 1520 à 1558. Il est une des figures majeures de la Renaissance ; « garçon boucher » (l.17) : allusion à sa bâtardise et à son physique aux traits épais mais aussi à ses mœurs ; « dont on ne lève pas l'appareil » (l.21-22) : dont on ne soulève pas les pansements ; « opprobre » (l.22) : déshonneur, état de déchéance extrême (CNRTL) ; « bouvier » (l.28) : homme chargé du soin des bœufs ; « tissus » (l.29) : participe passé du verbe disparu tistre, équivalent littéraire du participe « tissés » ; « mon bâtard » (l.29) : Alexandre était officiellement le bâtard de Laurent II de Médicis et d'une servante ; « stylet » (l.31) : Arme blanche (de 25 à 50 cm de long) à lame effilée et très pointue, pouvant provoquer de fines blessures (CNRTL) ; « bâton couvert d'écorce » (l.32) : Légende liée à Brutus l'Ancien. Lucius Junius, neveu de Tarquin le Superbe, pour échapper aux soupçons du tyran, simule l'idiotie (c'est la signification du surnom Brutus). Un jour, se rendant à Delphes, il fait l'offrande fait à Apollon d'un simple bâton de bois, qui paraît dérisoire au premier regard, mais le bâton en argent qu'il contient symbolise son intelligence dissimulée. Il révélera son intelligence au moment fatidique du renversement de régime.

Premier mouvement (l.1 à 15) : Lorenzo dévoile quel était son idéal de jeune homme pur

On peut distinguer deux temps dans ce premier mouvement :

a) Premier sous-mouvement (l.1 à 6) : les prémices. Un idéal de liberté.

Lorenzo tente d'expliquer le secret de son cœur à Philippe mais la difficulté de l'entreprise l'amène à user d'**images**. Il commence en disant à Philippe combien son entreprise est vaine, combien ce dialogue sera inutile : « Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée... ». Lorenzo est si désespéré qu'il ne croit plus que le sage Philippe puisse le comprendre tant son expérience est incompréhensible pour celui qui n'est pas passé par là, à savoir cette expérience de dédoublement de personnalité dont il parlera plus bas (l.25). L'idéal qui s'empara de lui tout jeune homme est présenté sous la **métaphore concrète** d'une mère qui enfante un bébé, ici « le Lorenzo qui te parle ». Ce processus est décrit ainsi qu'un travail d'accouchement donc douloureux, comme le montrent les termes « travaillé », « fiévreuse », « enfanté ». Cette **métaphore est filée** par les mots « cerveau », « entrailles », « à nu sous le scalpel » et plus bas « j'ai commencé à vivre avec cette idée » : il prend l'**image** d'une dissection pour faire comprendre le travail intérieur de la pensée (le cerveau) et du cœur (entrailles) qui l'ont enfanté. Cette manière de décrire l'abstraction de la pensée par **des termes**

concrets est saisissant et n'est pas sans rappeler la **métaphore socratique** de l'accouchement des esprits (la maïeutique).

Il prend ensuite **une seconde image**, celle de la « statue ». Il est comme la résurrection des héros antiques, comme Brutus, statufiés dans la gloire. **L'image** là encore est saisissante, **l'image fantastique** d'une statue de héros dressée sur le Forum (« la place publique ») et qui s'anime soudain pour rejoindre ses concitoyens (« pour marcher parmi les hommes ») et prendre part à leur vie politique. Le dernier membre de phrase de la réplique, par **sa concision** et l'utilisation du verbe « il faut », exprime sa détermination mais aussi la fatalité en marche. **L'antonomase** « un Brutus » veut montrer qu'il s'inscrit dans la lignée de tous ces amoureux de la liberté.

Les deux images sont en fait liées : son cerveau a accouché d'une idée, celle de libérer l'humanité de la tyrannie, tel un nouveau Brutus. Il est donc à la fois la mère de son idée et l'idée devenue réalité également, donc l'enfant. La seconde image sert à expliquer la première image : « **Une statue** [...] serait peut-être semblable à ce que j'ai été la jour où **j'ai commencé à vivre avec cette idée** ».

Comme Lorenzo l'a bien pressenti, Philippe ne pourra le comprendre : en effet, ce dernier manifeste son étonnement croissant. Lorenzo restera un héros solitaire et incompris. Ce dialogue s'apparente donc davantage à une sorte de **monologue**, sauf à la fin de notre extrait où le dialogue se recrée.

b) Second sous-mouvement (l.7 à 15) : des projets qui se concrétisent

Lorenzo passe donc à l'action, poussé par son idéal de liberté. La tyrannie n'est pas abstraite mais prend le visage de deux membres de sa propre famille des Médicis, celle du pape Clément VII d'abord, puis celle d'Alexandre. Son premier projet échoue mais il ne se rebute pas et choisit une autre cible : Alexandre, le duc de Florence. Derrière **le prénom d'Alexandre** plane bien évidemment la figure d'Alexandre le Grand, pour la grande confusion du Médicis (**ironie**), mais aussi pour montrer la folie de Lorenzo qui s'attaque à si grand. Le nom « Alexandre » devient, à l'instar de celui de « Brutus » **une antonomase**. C'est le combat de tous les temps, sans cesse à reprendre, de l'amant de la liberté contre la figure du tyran.

Tout sa réplique use de **l'asyndète** qui a pour conséquence de faire ressortir **une anaphore** du « je » (sept phrases sur huit commencent par ce pronom). Il exprime ainsi sa détermination mais aussi sa grande solitude car il n'utilise jamais du pronom « nous ». Sa détermination (« J'ai voulu ») a failli se briser (« Je n'ai pas pu ») mais il ne s'est pas découragé (« Je travaillais », « Il fallait », « Je voulais »). Le verbe « falloir » introduit l'idée de fatalité que l'on retrouvera clairement dans la réplique suivante. **La négation** dans « Je ne voulais pas » n'est pas une absence de volonté mais au contraire la volonté d'agir seul et d'être efficace.

En effet, Lorenzo insiste beaucoup sur sa solitude. La phrase « Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme » est remarquable car elle combine **deux pléonasmes**. « Sans le secours » est **un pléonisme** à l'égard de l'expression « agir seul ». Quant au déterminant indéfini « aucun », c'est **un pléonisme** qui renforce la préposition « sans ». On aurait pu dire « sans le secours d'un homme ». Mais il ajoute une idée d'universalité qui met en valeur d'autant sa solitude. La phrase qui suit renforce encore l'idée grâce à **une antithèse** entre le premier membre qui présente son combat pour l'humanité et les second qui lui oppose un « orgueil [...] solitaire » puis revient à l'idée de nombre avec la locution prépositionnelle « au milieu de » et l'adjectif « philanthropiques ». Sa solitude est comme entourée par la masse des hommes pour qui il œuvre, soulignant d'autant sa solitude, comme un homme seul au milieu d'une grande ville.

Il entre ensuite dans le concret. Il sait que son idéal ne peut se contenter de belles paroles mais qu'il doit s'incarner. Les termes qu'il utilise pour désigner ces beaux parleurs qui forment **une antithèse** avec lui -et sans doute Philippe est-il visé- sont **péjoratifs** : « gloire bavarde »

(l'**oxymore** renforce l'expression de son mépris), « paralytique », « au nez des harangueurs », « leur cervelle ampoulée » (voir vocabulaire plus haut). Même la référence à Cicéron, pourtant le plus grand écrivain de l'Antiquité romaine, est **négative** car Cicéron, malgré ses discours nombreux et fort beaux, n'a pas réussi à sauver la liberté, d'où l'**oxymore** « gloire bavarde ». Face à cette parole sans effet, il **oppose** son silence actif. « Soulever les masses » aurait été trop bruyant et n'aurait sans doute pas été efficace. Il préfère agir seul et dans l'ombre, « par la ruse » et mener « un combat singulier ». Il prend donc ici **la métaphore** du duel, qu'il poursuit avec l'expression « corps à corps ». **Paradoxalement**, il combat une idée, « la tyrannie » mais cette tyrannie s'incarne dans un homme concret (« Je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps »), « Alexandre », d'où l'**allégorie** « tyrannie vivante ». Finalement, ce n'est pas Alexandre qu'il viserait d'abord mais l'idée qu'il incarne. Sa réplique se termine par une **hypotypose** fournie par son imagination exaltée et fiévreuse (cf l.2) : c'est le tableau même de Brutus brandissant le poignard avec lequel Lucrèce s'est tuée (par exemple *Brutus sur la place de Collatie* d'Auguste Hyacinthe de Bay du Musée des Arts de Nantes) mais avec une touche **d'ironie** qui transpire de l'expression « la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs », visant à ridiculiser les beaux parleurs qui n'ont que la liberté à la bouche mais ne font rien.

Mais tout cela est à l'**imparfait**...

Philippe est touché par ce discours enflammé et se répète comme s'il balbutiait. Il prend une **métaphore** admirative, celle de la « tête de fer », à savoir un esprit volontaire et fort. C'est aussi une **métonymie** du soldat casqué.

Second mouvement (l.16 à 24) : Lorenzo, pour réaliser ses projets idéalistes, doit se confronter au réel, en se salissant

Sa tâche ressemble à l'un des travaux d'Hercule (« tâche [...] rude » + l'**hyperbole** et **métaphore** très concrète « noyée de vin et de sang ») tant la cour d'Alexandre ressemble aux écuries d'Augias. Elle est d'autant plus « rude » également que Lorenzo est un intellectuel et idéaliste.

La ville de Florence, que **la métonymie personnifie**, est à l'image de son duc. La Florence, la ville du lys (fleur de la pureté. Lorenzo **se compare** lui-même à un lis l.20), est déflorée comme une jeune fille violée. **La métaphore** extrêmement dévalorisante qui montre Alexandre en « garçon boucher » est éloquente : c'est l'allusion à sa bâtardise et à son physique de mulâtre (mépris très aristocratique de Lorenzo, qui est de race pure) mais c'est aussi **une image** à lire sur le plan moral : le tyran Alexandre n'hésite pas à tuer pour imposer son pouvoir et satisfaire à ses envies de débauche, comme le montre **le parallèle** établi entre le « vin » et le « sang », que la couleur et la consistance rapprochent aisément. Il explique le plan qu'il a conçu pour approcher le tyran et cela passe par le partage de sa débauche. **L'épanaphore** « il fallait » montre le tragique de la situation de Lorenzo qui est obligé d'abandonner paradoxalement sa pureté pour rétablir celle de Florence. C'est un sacrifice. **Cette épanaphore** montre la fatalité mais aussi sa détermination et peut-être aussi une tentative de justification devant le pur Philippe. La grandeur du sacrifice que Lorenzo doit accomplir est sobrement évoqué par une formule concrète (**métonymie**) : « baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies ». La formule est saisissante car elle mêle débauche sexuelle et alimentaire. La formule dit qu'il ne doit non pas tant baiser ses lèvres épaisses et sensuelles de « garçon boucher » mais le vomi de ses banquets orgiaques. La **comparaison** qu'il s'applique ensuite à lui-même est **un parallèle implicite** à Florence déflorée, la ville du lys. Il ne fait plus qu'un finalement avec sa ville.

Cette phrase est un reproche implicite à Philippe et à tous les beaux parleurs idéalistes qui ne passent jamais à l'action par peur de se salir les mains. Mais la fin justifie-t-elle les moyens : Lorenzo a-t-il le droit de ses sacrifier ainsi ? Lorenzo montre d'ailleurs qu'à présent qu'il a agi, il ne s'attendait pas à devenir ce qu'il est devenu. Même son sacrifice était au début idéal. Maintenant qu'il a goûté au vice il l'aime et le hait en même temps. **Le démonstratif péjoratif** et neutre dit bien son dégoût : il ne veut pas nommer (« n'en parlons pas ») ses débauches qu'il réunit dans ce mot unique. Il appelle Philippe à la compassion mais l'engage en même temps à ne pas le soigner car « il y a des blessures dont on ne lève pas l'appareil impunément ». Le pur Philippe ne résisterait pas à la contemplation de cette blessure purulente. La double négation crée **une litote** qui renforce l'horreur de la blessure : cette formule est en effet plus forte que de dire « des blessures dont on lève l'appareil avec dommages ». Il a dit « n'en parlons pas » et pourtant la blessure est si forte qu'il ne peut s'empêcher d'**énumérer** ses tares, comme pour une tentative désespérée de faire sortir le pus. C'est la figure de **prétérition**. Il énumère donc ses tares comme pour les expier. On voit qu'il se charge plus qu'il ne faudrait car sa « lâcheté » n'est que relative comme le montre la suite de la scène et de la pièce. L'expression « qu'importe ? » prend ici **une connotation d'une ironie pleine de désespoir** car tout cela importe au contraire beaucoup pour lui mais il est quantité négligeable comparé au salut de Florence. Il avoue qu'il a fait **une prétérition** et qu'il s'est oublié à plaindre son sort, mais la compassion de Philippe l'émeut et **la didascalie interne** qui suit le montre bien : son corps le trahit. Il n'arrive pas à jouer totalement le dur.

Troisième mouvement (l.25 à 34) : Son idéal est mort mais il est cependant sur le point de réaliser son projet initial

Lorenzo se raidit devant la compassion de Philippe car il n'est plus tant de plaindre son sort qui est désespéré mais de s'affermir pour parvenir à son but, l'assassinat du tyran. Le début de sa réplique « Non, je ne rougis pas », avec ses **deux négations**, pourrait paraître cynique mais la suite de la phrase écarte cette vision. Il prend **la métaphore** du masque de théâtre qui ont bien des « rougeurs » mais pas « au service de la honte ». En effet, dans un masque, tout est factice. Cette métaphore est très féconde : Lorenzo a endossé un rôle de favori du duc, un rôle d'hypocrite, qui ne peut pas rougir car son rôle demande cette attitude. C'est aussi le constat désespéré que le masque est devenu son vrai visage, qu'en quelque sorte il lui colle à la peau. **La tautologie** « j'ai fait ce que j'ai fait » est une affirmation catégorique, destinée à supprimer toute objection : je ne changerai pas d'avis. C'est toujours ce Lorenzo qui se raidit pour ne pas s'attendrir devant un Philippe paternel. Lorenzo sait qu'il peut totalement lui faire confiance car il éprouve le besoin de lui révéler ensuite le secret de sa vie et **l'adverbe** « seulement » peut paraître encore comme une figure de **prétérition**. Décidément, Lorenzo est bavard pour un comploteur, mais c'est tout simplement qu'il porte un poids si grand qu'il éprouve le besoin de s'épancher devant la seule personne qui peut recueillir son secret. La réplique de Philippe (l.32) montrera que cette révélation est si incroyable qu'il n'y croit pas tout à fait (« si tu dis vrai »).

Il révèle donc son projet secret, tout en restant dans un certain flou concernant les circonstances de temps et d'espace : « bientôt dans un certain lieu » (« certain » est un déterminant indéfini). Il donne cependant la précision concrète du moyen : « je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre », même si cette précision véridique peut sembler avoir un sens figuré, vu **la comparaison** de la chasse qui précède : « le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets... ». Dans **cette comparaison**, il est le bouvier-chasseur et le duc Alexandre est le buffle sauvage. Par **un renversement ironique**, le « garçon boucher » devient la viande de boucherie. **Le possessif** « mon » dans l'expression « mon bâtard » peut sembler étrange : Alexandre n'est certes pas son fils naturel mais il a

entretenu avec lui des liens équivoques et il est en tous cas sa proie autour de laquelle il a construit patiemment un piège. Ce **terme péjoratif** exprime bien sûr tout son mépris pour le duc Médicis alors que lui, également Médicis, est de naissance légitime. Il exprime une certaine fierté par **une formule hyperbolique** : « Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main. » Il crée ainsi **une antithèse hyperbolique** entre les compléments de temps « en un an » et « maintenant ». **La négation restrictive** « ne que » ajoute à cette idée de fierté. La phrase extrêmement concise et l'emploi du futur de l'indicatif « Tout sera fait » indique sa détermination et la certitude que son plan va réussir. Il finit par une question à Phillippe mais qui ne répond pas.

Lorenzo répond à sa question en passant par les mots de Philippe. Il reprend en effet la référence à Brutus et à la légende du bâton d'or. Son héroïsme est mort, lui qui s'était cru un Brutus (antonomase). Son passage par le réel lui a donné l'expérience d'un vieillard et il veut préserver le vieux et candide Philippe de cette expérience avilissante.

La suite de la pièce montrera que l'acte de Lorenzo n'aura servi à rien car les Florentins ne sauront pas tirer parti de la mort du duc Alexandre et un nouveau duc, Côme, montera sur le trône et fera assassiner Lorenzo. Ce dernier a voulu être Brutus l'Ancien, il n'aura été finalement que Brutus le Jeune, dont l'acte de tuer César n'aura réussi qu'à faire parvenir Octave-Auguste au pouvoir.

Conclusion :

1/ Réponse synthétique à la problématique choisie

2/ Ouverture : il s'agit d'ouvrir sur un parallèle avec une autre œuvre d'art.

Puise dans la liste de lectures cursives : par exemple, une scène similaire de confrontation de points de vue sur l'amour